

# Éditorial

## Une voix vient de s'éteindre<sup>1</sup>

Une voix vient de s'éteindre... Une voix qui avait amusé Oranais, Oraniens et autres Pieds-Noirs, au temps de l'Algérie heureuse, et qui était devenue dans l'amertume de l'exil hexagonal, l'écho de cette joie de vivre qui nous caractérisait quand nous étions sur l'autre rive de la Méditerranée.

Avec quelle impatience, nous attendions, nous, pauvres expatriés, dans les pages de notre *Écho de l'Oranie*, cette bouffée de bonne humeur qui était le trait d'union apaisant, entre ce que nous avions connu là-bas « chez nous » et les difficultés que nous étions forcés d'affronter ici.

Oh ! Cela ne signifie pas que les difficultés n'existaient pas chez nous... Mais, vous le savez, chez « nous », ce n'était pas la même chose... Que les esprits cartésiens qui nous environnent parfois et nous empoisonnent toujours, ne cherchent pas à comprendre. Dans le microcosme ou l'univers du *Patio à Angustias*, - selon que l'on soit presbyte ou myope, sans être bizco, siguilipi ou bigoulitch, ou simplement quat'z yeux - chaque lecteur revoyait et revivait des scènes de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse qui était loin d'être « dorée » comme on voudrait le faire croire, mais qui possédait cette richesse incomparable, qui restera inconnue, voire incompréhensible même pour nos petits-enfants, cette richesse que nous apportait la vie, la Vie, avec un grand V, dans un décor que chacun reconnaissait : celui de sa ferme, de son hameau, de son village, de son quartier, de sa rue, de son immeuble, enfin de son patio (de grâce, prononcez-le à l'espagnol).

Pour nous raconter les épisodes désopilants des activités foisonnantes de sa fourmilière humaine, Gilbert Espinal - puisque c'est de lui qu'il s'agit - évoluait au milieu d'un « casting », comme on dit

maintenant qu'on cause bien le français, de personnages typiques et typés que nous avons pour la plupart d'entre nous, côtoyés « là-bas ». Sous d'autres noms et surnoms certes, sous d'autres aspects physiques sans doute, qui n'a pas entendu les sentences de la vieille *grand-mère*, les envolées de *la Golondrina*, les critiques d'*Angustias*, les récriminations de *Bigoté*, les jérémiades de *Tragamoños*, les niaiseries de *Doudou*, les commentaires indignés de *Madame Sacamuelas*, sans parler du papillonnement de tous les *Pimpollos* qui gravitaient autour. Qui n'a pas rencontré le modèle de ces personnages ?...

Pourtant, au-delà de cette galerie de portraits folkloriques et caricaturaux à souhait, l'arme maîtresse, l'arme efficace, l'arme qui provoquait infailliblement le rire chez Espinal, c'était la langue... Oui mais, direz-vous, pourquoi comparer notre pataouète, celui de Gilbert Espinal, à une arme ?... Pourquoi donc cette métaphore guerrière ?...

Tout simplement parce que, porteur du rire et de l'humour indéfectible des Pieds-Noirs, le pataouète était à la fois une arme défensive et offensive... Une arme nécessaire, comme une réponse hilare et pleine de dérision moqueuse aux lèvres pincées et aux mines constipées de tous ceux qui ont calomnié l'œuvre des Pieds-Noirs.

On prétend que l'Histoire, la grande, est écrite par les vainqueurs. C'est hélas vrai. Mais ce qui est encore plus vrai pour nous, gens de là-bas, c'est que notre Histoire est encore et toujours racontée par les menteurs, les malhonnêtes qui salissent l'épopée coloniale française, qui médisent éhontément de ce million de pionniers qui ont transformé en moins d'un siècle et demi, n'en déplaise aux géographes et aux économistes modernes, une terre de marécages, livrée aux moustiques et au paludisme, une terre de cailloux stériles, seulement hérissée de

margaillons, en une terre promise, porteuse de riches récoltes...

Encore faut-il ajouter, à tous ces scientifiques égarés par la mauvaise foi ou la propagande, à ces historiens auto-proclamés, bardés de titres et non de diplômes, qui s'autorisent, licenciés éssuffisance qu'ils sont, à refaire l'histoire de la colonisation, oui, encore faut-il ajouter la cohorte des arrivistes, des lèche-culs, de ces politiciens opportunistes et de tous ceux qui ont allègrement oublié la mise en valeur des terres par nos colons, la création de villes et de ports par nos bâtisseurs, l'édification de barrages et de centrales électriques par nos ingénieurs, le développement des hôpitaux et des services de santé par nos médecins, le rayonnement de l'éducation et de la culture par nos enseignants, tout ce qui fait que les Pieds-Noirs et leurs descendants n'auront pas à rougir de leur passage en terre algérienne.

Face à ces mesquinerie de l'Histoire, le peuple pied-noir, n'a pu et ne peut répondre que par le mépris. « Le chien aboie et la caravane passe », a dit le poète ; et lorsque la caravane sort de son silence, pour se défendre, c'est par un éclat de rire, plus douloureux encore que de violentes diatribes. C'est le rire de Paillasse : « *Qu'un mot cocasse / Déguise ta douleur / Ah ! Ris donc Paillasse ! Ris donc de tes malheurs !* »... Mais, pour trouver ce mot cocasse déguisant sa douleur, pour alimenter ce rire, si grinçant fût-il, le peuple pied-noir avait besoin de chantres qui lui rappellent que son arme contre l'adversité, son bouclier d'airain permanent contre le vent de l'Histoire, c'était l'humour, avec un vocabulaire approprié...

Gilbert Espinal était de ceux-là. Sans doute sa plume, volontairement d'ailleurs, n'avait-elle rien d'une pureté classique. Il ne s'adressait pas à des « zintellectels » abstraits ou utopiques, de gauche par définition ; encore moins à des « zélites »

issues de Sciences-Po ou de l'ENA, où on apprend de grandes choses et où on ignore les petites qui font le quotidien de chacun d'entre nous. Non ! Son message s'adressait au bon sens de ses lecteurs pieds-noirs. Pour cela, aussi paradoxale que la chose paraisse, il disposait d'une arme qui visait juste et atteignait ses objectifs : le pataouète.

Le pataouète, langue en gestation chez nous, morte peut-être à l'état embryonnaire, était en train de devenir cette langue qui devait chanter depuis les bords de la Cueva del Agua jusqu'à la Mona de Misserghin, dans l'insouciance et le rire, les strophes de notre épopée coloniale « à nouzôtres ». À cette bonne humeur, à cette allégresse, à ce courage tranquille devant les obstacles, les embuches et les vicissitudes de la vie, nous pouvions ajouter notre confiance aveugle dans le cours de l'Histoire et en celui « qui nous avait compris ». Et c'est cela qui nous a perdus et avec nous se perdra aussi, hélas, trois fois hélas, la langue que nous aimions.

Arme défensive, disions-nous, le pataouète, où excellait Gilbert Espinal, était notre bouclier indestructible, fait de bonne humeur, de joie de vivre, contre les calomnies d'une propagande hostile, contre les bassesses de l'ingratitude hexagonale qui oubliait trop facilement les sacrifices consentis pour libérer la France, pendant deux guerres mondiales, par ces Rodriguez, Hernandez et Segura que sa majesté gaullienne accablait de mépris. Que n'aurait-il dit, lui, le chevalier aux tristes étoiles, s'il avait dû vivre journalièrement aux côtés des Boutililis, des Répélaos et des Matagatos de la Calère... Devant l'adversité qui nous accablait, le pataouète était ce rempart que Gilbert Espinal et avec lui Roland Bacri et Geneviève Baïlac et Musette et Edmond Brua, et tant d'autres, avaient dressé. Il est resté selon les mots de Pierre Grenaud « cette force musclée, aux comparaisons plus instinctives que déplacées, dont l'apparente grossièreté se change en gaudriole, la colère en rire et l'ironie en tendresse ».

Oui, le pataouète est encore une arme qui permet de nous retrancher dans un milieu sinon hostile, du moins ignorant

et encore plus indifférent. Lorsque nous échangeons un mot savoureux, une expression de là-bas dont le sens échappe à ceux qui nous entourent, c'est comme un clin d'œil que nous échangeons, comme un signe de ralliement qui vient renforcer nos rangs de plus en plus clairsemés, hélas !...

Pourtant le pataouète, avant de disparaître, comme un mirage plein de promesses non tenues, à l'horizon impitoyable du Temps et de l'Histoire, aura été, est et restera aussi, pendant encore une ou deux générations, comme une arme offensive qui nous a été donnée, pour lutter contre l'indifférence de ces princes qui nous ont gouvernés et contre la mauvaise foi de tous ceux qui continuent à colporter et à encenser leurs discours. Il est, pour nous, et souhaitons qu'il le soit encore pour longtemps, cette force de résistance qui nous procure tant de joie à chacune de nos réunions, à chacune de nos lectures d'une page de Gilbert Espinal ou de nos autres humoristes, et nous encourage à affronter notre condition d'expatriés. Il est cette force vive qui nous donne encore et toujours le sentiment d'appartenir à une communauté. Comme l'a souligné Roland Bacri : « L'Algérie de papa, elle est peut-être morte, mais sa langue vivante elle va très bien, grâce à Dieu merci ! » « Elle va très bien... ». Peut-être, mais pour combien de temps encore ?...

Les humains que nous sommes doivent inexorablement disparaître, les uns après les autres, et avec eux, les dernières traces de notre message, de notre langage. Mais il nous reste un dernier combat, une dernière mission à accomplir : sauver de la poussière du temps, de la destruction et donc de l'oubli, les films, les CD, les DVD, les archives et les livres, et avec tous ces documents, avec ce trésor inestimable, les pages les plus savoureuses de Gilbert Espinal, dont le langage restera pour les historiens honnêtes et impartiaux du futur, l'une des armes nécessaires à la réhabilitation du petit peuple pied-noir et de son œuvre. C'est à cette tâche ultime et sublime que se consacrent aujourd'hui, le CDHA d'Aix-en-Provence et ses dirigeants. L'Écho de l'Oranie salue leurs efforts.

Oui ! Pour défendre l'œuvre coloniale civilisatrice de la France, nous sommes le dernier carré de la Vieille Garde à Waterloo...

« Purée de nouzôtres », elle aurait dit la grand-mère du patio à Angustias, pourquoi aller chercher des exemples jusqu'à Waterloo, et se fatiguer « avec le carrico de Saint Fernand (un peu à pied et le reste en marchant) » ?... Restons à côté de notre patio, chez nouzôtres : nous sommes les derniers survivants de Sidi-Brahim contre la bêtise de ceux, si haut placés qu'ils soient, qui méprisent l'œuvre coloniale et civilisatrice de la France en Algérie... Et quand tombera le dernier d'entre nous, les « Français de France », même s'ils ne le savent pas ou s'ils ne veulent pas le savoir, resteront orphelins d'un sang nouveau, celui qui, mêlé à la sueur de nos pionniers, fut héroïquement et généreusement versé à Verdun, en Provence et en Alsace.

C'est pour notre Patrie que nos soldats l'ont fait... C'était pour la France, « qué letché ! ».

### L'Écho de l'Oranie

<sup>1</sup> Voir dans ce même numéro, page 22, un article de Jean-Luc Monneret sur Gilbert Espinal.

